

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Giuseppe BISCOSSA

Saluti da ... Abidjan

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1964, tome 62, p. 95-100

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Abidjan

Abidjan, le ...

Chère Adrienne,

Il y a un instant, j'ai vu passer sur la route une fille « atié », une très gracieuse Noire, avec les cheveux en arrière. Et j'ai pensé à toi, là-haut, dans la lointaine Europe. A propos, tu les portes toujours comme cela, tes cheveux ? Cela t'allait si bien ! Je me souviens que je te disais que tu avais une tête à camée.

Voilà, cela a vraiment été le camée qui m'a rappelé ton souvenir. Cette fille aussi, des « atié », une des races qui affluent à Abidjan depuis l'intérieur, avait une tête de camée. Mais c'était vraiment une tête de camée, celle-là. Toi, au contraire, un petit médaillon d'ivoire avec la délicate pâleur du visage qui, à l'imaginer ici, en Afrique, où les couleurs sont toutes vives et brillantes, me semble irréaliste, comme si je me l'étais seulement imaginée.

Tu vois, ici, en Afrique, si nous commençons à penser aux choses laissées en Europe, tout y semble irréel, en rêve, en fable. Quant à vous autres, femmes !...

Vous vivez dans notre cœur comme la perle dans sa coquille. Dehors, il y a toute la vie tumultueuse, la vie d'Afrique, qui est un océan en continuel tourment. Nous n'avons pas le temps, d'habitude, pour penser, nous autres, en Afrique, et pour nous souvenir : nous devons vivre avec plus de hâte, plus intensément, si nous voulons nous affirmer. Les souvenirs restent enfermés au-dedans, parmi les valves dures comme la pierre, hermétiquement closes.

Mais il suffit qu'une lame mince pénètre entre elles, y ouvre la plus petite fissure, pour qu'il en sorte, comble de lumière, la perle cachée et presque oubliée. Quelquefois, pour les personnes âgées, c'est le « whisky ». Pour nous, jeunes, ce sont les souvenirs, les espérances.

Voilà, pour toi, je ne sais si la lame qui a ouvert la coquille a été cette petite fille « atié » ou la couleur du couchant qui envahit en ce moment la grande lagune d'Abidjan...

J'ai vu un autre couchant à Lugano, quand je t'ai rencontrée pour la première fois. T'en souviens-tu ?...

Tu étais au milieu de cette sympathique fête de famille, mais tu étais absente. Tu t'étais approchée de la grande baie vitrée et tu regardais dehors, vers le lac qui s'entourait de plus en plus de lumières palpitantes, vers la crête violette du Mont Généreux, vers cette tendre luminosité encore rose dans le passage du Sud vers la plaine lombarde. Tu étais triste, Adrienne, devant ce couchant, oh ! peut-être seulement mélancolique, ce qui convient mieux à ton visage ; dans mon cœur je t'appelais Cendrillon, non pas parce que les autres t'avaient oubliée, mais parce que c'était toi qui t'oubliais. Tu étais vraiment douce comme la fillette de la fable attendant que la fée vienne la prendre et, après l'avoir transformée en princesse, la conduise dans le palais royal des Songes secrets.

C'est pourquoi, ici, en bas, dans la Côte d'Ivoire, tandis que je t'écris, appuyé sur le rebord de la fenêtre de laquelle je vois la lagune et la forêt vierge — c'est le couchant — la fée, ce soir, sera la nostalgie : elle viendra te chercher là-haut, au bord du Ceresio, et elle te portera jusqu'en cette terre, au 5^e degré Nord seulement, là où, quand il fait froid, il y a 25 degrés au-dessus de zéro et où l'humidité peut atteindre, entre le 30 avril et le 15 juillet, 88 % et où l'on peut tomber sur un lion, si l'on prend de nuit un taxi et si l'on se trompe de route.

Ne pense à rien, Adrienne, ferme les yeux et donne docilement la main à la fée qui est remontée, du torride équateur, jusqu'à ton froid Tessin : tu referas mon itinéraire, quand j'ai émigré avec ma famille ; tu traverseras la Méditerranée, tu survoleras le Sahara, tu rejoindras, à Dakar, l'extrême pointe occidentale de l'Afrique, puis tu glisseras vers le Sud, dans des mers toujours plus chaudes, en longeant des forêts toujours plus denses, parmi des fleurs toujours plus parfumées. Ici, en bas,

quand le soir tombe, parfois la nostalgie devient désespoir. Viens, Adrienne, je t'attends.

Mais, je le sais, tu es mon Cendrillon, tu ne pourras rester ici en bas que jusqu'à minuit. Quand sonneront les douze coups de cloche, quand, dans la forêt vierge, les cris des bêtes sauvages sembleront une plainte qui s'élève de la terre vers la grande lune équatoriale, tu devras retourner là-haut, dans tes Préalpes déjà enfermées dans un cercle de neige. Il faudra que nous deux, nous vivions en hâte cette nuit.

Mais, en Afrique, c'est facile de vivre en hâte, spécialement la nuit. Oh ! la nuit, ici, tu ne peux pas rester à la regarder à travers les fenêtres de la maison. La nuit, entre les tropiques et l'équateur, ouvre toutes les fenêtres, toutes les portes. Et tu es là, sans défense, en face de ses bras d'air chaud et humide, devant ses doigts de parfum dense, devant ses ongles de lumière lunaire. Ils s'approchent de toi, ils te saisissent, ils te serrent, ils te portent dehors, comme autrefois les sorciers devaient saisir leurs victimes pour les sacrifier dans les clairières. La nuit, en Afrique, est un sorcier. Elle te prend pour un rite lunaire. Allons ! Adrienne, nous la vivrons ensemble jusqu'à minuit.

Voici : refaisons ensemble la route par laquelle tu es arrivée à Abidjan, son dernier tronçon. Le navire est en train de pénétrer dans le canal de Vridi. Il n'y a pas au monde un canal plus incisé, comme la marque d'une brisure, dans la croûte terrestre. Il est long : un peu moins de 2 km. On l'a ouvert en juillet 1950 et il a créé un magnifique port lagunaire, en communication avec l'océan. Peuvent y pénétrer les navires qui calent jusqu'à neuf mètres.

Mais le navire sur lequel tu es en train d'arriver à Abidjan ne cale pas même d'un mètre : c'est une pirogue de Noirs, aux magnifiques couleurs. Ils t'ont fait asseoir au milieu d'un chargement de bananes et tu sembles être la reine de Saba assise sur ses mines d'or. La coque très agile glisse entre les rivages oriental et occidental du canal et c'est comme si elle naviguait entre les deux civilisations. A l'Est, les dépôts de carburants, les routes de ciment et d'asphalte, et à l'Ouest, c'est-à-dire à ta gauche, la forêt vierge, comme une immense rivière

débordée et verte qui serait sur le point de se jeter dans le sillon d'eau creusé par l'homme. En de nombreux points, elle le rejoint ; dans d'autres, elle pénètre à l'intérieur avec la cascade des baobabs. Désormais, c'est presque la nuit...

D'entre les arbres au tronc grand comme une maison et haut comme une cathédrale, d'entre les lianes enlacées furieusement à eux, des yeux phosphorescents t'épient, te guettent. Plus forts, plus pénétrants, des faisceaux de lumière, des phares, sur la rive opposée. Tu as peur, Adrienne ?...

Ne crains rien. Nous y sommes. Maintenant, nous abordons à la civilisation, à la technique du XX^e siècle. Quoique assiégée par la forêt, Abidjan est un port moderne dans lequel désormais entre un millier de navires par an, avec plus d'un millier de tonnes de marchandises — ciment, produits du pétrole, denrées alimentaires qui arrivent ; bois, café, produits du palmier, cacao qui partent —. Dans ce port, il y a un service hebdomadaire régulier de bateaux qui, naviguant sur la lagune, conduisent jusqu'à Grand Laku, dans le cœur de la terre ferme, dans la vive chair de l'Afrique sans confins.

Mais ne sois pas déçue. Ici, en bas, à l'équateur, la technique ne tue jamais la nature. Viens, allons sur le pont d'Abidjan, un des ponts les plus modernes du monde et un des plus hardis depuis qu'existe le ciment armé.

Les Français ont creusé très profondément dans la boue de la lagune pour en asseoir les piliers. Et il ne semble pas une construction de centaines, de milliers de tonnes. Il semble un bras d'adolescent très élancé, tendu d'une rive à l'autre, pour aider les peuples d'Afrique à passer plus vite du Sénégal au Nigeria à travers la Côte d'Ivoire. Il y a deux ans, il était tout blanc avec son moderne anneau de routes qui se répartissent à chaque extrémité, tout neuf, fraîchement jeté... Aujourd'hui, il est déjà absorbé dans le vert et le brun de la terre d'Afrique. C'est comme si, de la forêt vierge, était tombé un gigantesque tronc et qu'il se soit posé sur l'autre rivage.

Nous passerons dessus, nous irons jusqu'à la place de la Poste, moderne et en même temps romaine. Ici, à

Abidjan, les Français n'ont pas construit seulement pour le délai qui a précédé l'indépendance, mais pour les siècles, comme les architectes qui suivaient les légions de César.

Nous, gens du XX^e siècle, à la place de la Poste, nous prendrons un taxi et nous irons... oh ! non, Adrienne : même si, en Europe, quand on te parlait d'Abidjan, on ne pouvait manquer de te faire allusion au « Kilomètre 17 », nous, au « Kilomètre 17 », nous n'irons pas.

Veux-tu savoir ce que c'est ? C'est une espèce de coupe verticale de la vie africaine, avec des gosses tous obligatoirement nus, leurs très jeunes mères toutes régulièrement en habits débraillés, les vieilles invariablement hideuses : tout pour faire plaisir au touriste et pour lui faire dire : « C'est ça la véritable Afrique ! pauvres gens ! » Tandis qu'à peine rentré à l'hôtel, il prendra une bonne douche pour se débarrasser de cet air crasseux, lui aussi, de sueur. Voilà ce qu'est le « Kilomètre 17 » à Abidjan comme chez vous les « grottes » en « style tessinois » avec les jeunes filles de Niederhelfenschwil...

Nous, ce soir, nous continuerons sur la belle route asphaltée qui arrive jusqu'à Dakar. Puis, à un certain endroit, nous prendrons une route charretière à gauche qui, plus qu'un chemin, semble un puits de verdure dans la forêt. Nous nous engagerons un peu jusqu'à ce que nous découvriions une grande luminosité qui filtre à travers les arbres : la lagune.

La lagune qui arrive de partout, qui surgit quand tu crois t'être avancé à travers des dizaines de kilomètres dans l'arrière-pays, qui crée d'étranges paysages d'autres continents, d'autres pays : Japonais par exemple. Nous serons là sur un promontoire lié à la forêt seulement par une courte langue de terre, par un sentier parfois coupé par quelques crocodiles égarés. Nous attendrons que naisse la lune.

Quand la lune surgira dans le ciel, toutes les voix de la forêt feront entendre leur diapason.

Au moment où, du haut du firmament, se répand sur la terre la clarté lunaire, toute l'eau qui imbibe l'Afrique dans le voisinage de l'équateur s'allumera. L'eau de la

lagune, l'eau des marais, l'eau des étangs dans la forêt vierge, des flaques d'eau sur la route du Sénégal, l'eau répandue depuis les racines jusqu'aux feuilles des arbres séculaires, l'eau qui comble les corolles des fleurs colossales, l'eau qui s'égoutte des noix de coco, l'eau qui imprègne l'air, la silencieuse alluvion de gouttelettes microscopiques qui nous pénètrent jusqu'aux os et dans l'esprit. Elle deviendra de l'argent vif, de l'or fondu, du diamant, au milieu d'un monde opaque, vert foncé, brun, noir.

Tu regarderas, Adrienne, avec tes yeux foncés et profonds, tremblant d'un secret effroi. Tu te sentiras eau, toi aussi, l'onde d'un océan sans fin. Tu te laisseras aller au mouvement lent et irrésistible des choses liquides, épuisée et heureuse. Tu seras Afrique toi aussi.

En cet instant, dans la lointaine Europe, une horloge sonnera minuit. Tu devras partir, retourner là-haut. Tandis que moi je sentirai me monter du cœur une chanson « blanche »...

Mais la Côte d'Ivoire cherchera à te lier par la magie de ses rites nocturnes.

En retenant mon souffle dans l'espoir qu'ils réussissent, je les suivrai.

ton ATHOS

(Trad. : les élèves de Syntaxe)